

Journée d'études : Regards croisés sur les enjeux contemporains du journalisme.
Gripic – Crap – Rej

Celsa, 1^{er} Juin 2007

Les métamorphoses médiatiques à l'œuvre. Présentation de la recherche et de l'ouvrage « L'écriture des médias informatisés. Espaces de pratiques », Hermès Science Lavoisier, sous la direction de Cécile Tardy et Yves Jeanneret.

Dominique Cotte, laboratoire Geriico, Lille-3.

L'ouvrage présenté ici énonce et prolonge les conclusions d'un programme de recherches CNRS financé dans le cadre du programme Société de l'information mené de 2003 à 2005 sur la thématique « Métamorphoses médiatiques, pratiques d'écriture et médiation des savoirs ». Ce programme avait réuni une équipe pluridisciplinaire, 16 chercheurs de laboratoires et d'universités différents (Avignon, Paris 4, Lille 3, Enst, Université de Provence, Paris 10 et Paris 12)

Il n'est pas inutile de revenir sur le précédent programme, dirigé par Emmanuel Souchier, Joelle le Marec et Yves Jeanneret¹, car dès le début, l'action « Métamorphoses médiatiques » s'est placée dans la continuité avec la volonté d'à la fois prolonger et élargir les résultats obtenus.

La recherche « Lire, écrire, récrire » réalisée par le département Etudes et recherches de la BPI était partie de l'idée que l'on ne pouvait étudier les objets de la communication et des savoirs sans les considérer à trois niveaux : technique, textes et usages et sans donc croiser très étroitement trois visions : sociologique, sémiotique et technologique. Ce postulat épistémologique (encore plus que méthodologique) de départ, a été renforcé et confirmé par la conduite des études de terrain et a mis en lumière le pouvoir formatant, normalisateur, de ce que nous appelons les *architextes*. Par ce terme, nous désignons les artefacts et dispositifs qui servent à travailler l'information, les textes, les savoirs et qui ne sont pas seulement des outils de consultation de contenus déjà donnés, mais avant tout des outils d'écriture. Là encore, ce qui s'écrit ce ne sont pas seulement des textes au sens linguistique du terme, mais des pratiques, des relations sociales, des représentations du monde, des représentations d'actions ou de pratiques.

C'est pourquoi, le point d'arrivée de la recherche de 1999-2002, nous a paru le point de départ légitime pour le projet suivant ; nous voulions aller voir, dans une logique « située » comment les architextes opéraient concrètement sur les pratiques et les représentations, sur les individus et les groupes, dans des contextes particuliers où se réalisent des opérations de médiation des savoirs. Après discussion, cinq terrains ont été validés :

- La radio, avec l'étude de la mise en place d'un nouvel outil logiciel pour la rédaction ;
- Les rédactions de journaux télévisés à partir du point de vue du montage dans ses nouvelles configurations technologiques (montage numérique) ;
- La formation à distance à partir d'un projet de mise en place d'un nouvel outil pédagogique ;
- L'utilisation de l'outil de présentation powerpoint par les consultants et les professionnels de la communication ;

¹ Souchier E., Le Marec J., Jeanneret Y., *Lire, écrire, récrire*, BPI, 2003

- Enfin les sites littéraires sur le web à partir de la réception de l'œuvre de Raymond Queneau.

Autrement dit, il s'agissait de prolonger la réflexion antérieure sur les architextes en l'inscrivant dans des lieux de pratique. En effet, les architextes nous paraissent mériter une appréhension duale, être pris par « les deux bouts » et pas seulement du côté des usages. Ils sont en effet conçus pour imposer une certaine pratique à partir d'une certaine forme d'écriture, tandis que d'un autre côté ils sont appropriés par une pratique qui est toujours singulière, à l'échelle d'un individu ou d'un collectif. Il existe donc une tension entre la *pratique représentée*, telle qu'elle est décriptable dans l'architexte, et la *pratique effectuée* qui s'empare de l'outil en l'adaptant. On voit ici que ni la seule analyse des usages, ni la seule interprétation sémiotique des formes disponibles pour l'enquêteur, ni le simple examen technique des fonctionnalités ne suffisent à l'analyse. C'est l'interrelation de ces trois facteurs qui constitue le cœur de la recherche, sans oublier l'analyse du contexte organisationnel, mais qui n'est pas, là non plus, une fin en soi.

Nous nous intéressons, à travers cela, à une logique de la projection. Des concepteurs imaginent et projettent ce qu'ils savent ou croient savoir d'une pratique (professionnelle, culturelle, communicationnelle, ludique...) au sein d'un architexte qui projette à son tour devant l'utilisateur un code d'usage et de pratique, face auquel ce praticien projette à son tour une interprétation de la forme, des codes, des signes, des icônes qu'il a sous les yeux et dont il lui faut bien s'emparer.

Fantastique jeu de miroir, digne des *Ménines* de Velasquez !

La notion de métamorphoses médiatiques ne doit pas être entendue par rapport aux médias au sens strict du terme. Nous nous intéressons à ce qui affecte les dispositifs de la médiation dès lors qu'ils sont saisis par la technique, en l'occurrence l'informatique. Les effets de cette saisie commencent à être connus et étudiés : labilité des formes documentaires, traduction et retraduction des « contenus » dans des formats différents, migrations et déplacements d'un univers médiatique à un autre, brouillage des frontières, bigarrure des textes et des documents, etc.

Les métamorphoses médiatiques relèvent ainsi d'un parcours de formes et des métaformes, qui circulent et se recyclent d'un univers à un autre. Ainsi les cinq études tissent, *in fine*, une trame cohérente à travers laquelle se vérifient les hypothèses avancées en ce qui concernent les manifestations du texte informatisé.

Pour faire le lien avec la thématique de cette journée sur le journalisme, je partirai de cette notion de forme, en considérant que le journalisme, dans sa généralité, est tout autant un exercice de la forme que du genre, du contenu ou du style. Or, ce que nous montrons par ailleurs, c'est que dans la gestion ou l'application de ces formes, l'informatique joue un rôle bien plus large que celui d'un « outil au service de »... elle est aussi un instrument de normalisation et de formatage au service de projets.

En croisant ces différents éléments avec la thématique du journalisme, nous pouvons constater d'un côté que, dès lors que des pratiques d'écriture informatisées investissent de plus en plus d'activités de tous types, hors de la sphère journalistique, elles empruntent à cette dernière des formes reconnues ou au moins des éléments de formatage déjà opérants (voir par exemple la pratique des « cartons » à l'œuvre dans la PQR depuis déjà plusieurs années). Par exemple l'étude sur powerpoint montre qu'on navigue sans cesse entre différents niveaux de lecture qui vont de la projection plein cadre à l'affichage des imageries de l'ensemble lequel renvoie, selon les auteurs, à la planche contact, mais que l'on peut aussi comparer au chemin de fer dans la presse écrite. L'architexte permet ainsi de combiner des lectures qui oscillent entre des

niveaux de généralité et de particularité qui correspondent aux jeux des différents acteurs : le fabricant, l'écrivain, l'éditeur, le lecteur...

Je prendrai pour exemple la sélection de quelques traits caractéristiques que nous identifions dans les architextes en les rapprochant de la thématique du journalisme.

1^{er} trait. Les outils employés sont basés sur des principes sous-jacents qui sont supposés et non exposés et reposent donc sur un implicite en même temps qu'ils participent d'une industrialisation du processus d'écriture. Dans la conclusion de l'ouvrage émerge le concept de « suggestion informatique ». Suggestion, dans les deux sens du terme, ce qui « sous »-gère, qui gère en sous-main, et ce qui propose, voire ici, impose. Il est donc important de travailler sur les visions qui, en amont ont travaillé, consciemment ou non, à la production et à la construction de l'architexte. Par exemple dans l'étude sur la radio, les chercheurs montrent qu'ils ne se trouvent pas devant « un outil d'écriture au sens strict, en tout cas pas de *rédaction* », mais plutôt devant « un outil de gestion du processus d'écriture, de ses sources et de ses produits ». De même, on observe à France 2 que les outils dans lesquels les journalistes, les documentalistes et assistants de production vont puiser une partie de la matière première (les rushes, les images d'archives) est un outil entièrement dominé par la logique du montage qui est l'activité qui fait exister la matière rédactionnelle.

Mais il y a une dénégation de cela. Les journalistes de France-Inter disent aux chercheurs que « cela ne change rien » à leurs pratiques *d'écriture*, de même que les journalistes de M6 ou de France 2 renvoient sur d'autres acteurs (monteurs, documentalistes...) des pratiques de manipulation de la matière qu'ils effectuent pourtant en partie eux-mêmes... Renvoi à Derrida qui montrait bien que la part technique de l'acte d'écriture en est la part maudite et en constitue un refoulé majeur.

Le journaliste travaille donc dans un espace contraint, ce qui n'est pas en soi une nouveauté, mais aujourd'hui, cet espace contraint hérite également d'une autre caractéristique des architextes.

2^o trait. Les architextes sont des machines à produire de la métamorphose, car ils deviennent des outils de production souvent destinés à plusieurs supports compte tenu de la logique économique-industrielle qui est celle de la presse aujourd'hui.

En presse écrite, il existe une recherche qui n'est pas nouvelle, même si elle est récente, et qui bénéficie aujourd'hui d'avancées technologiques, c'est celle d'un outil intégré qui publie sur différents supports, notamment print et web. De fait, cela contraint à un formatage qui est dicté par les formes de destination, mais qui laisse encore penser que l'écriture proprement dite répond aux injonctions d'un support privilégié parmi d'autres (par exemple l'utilisation des déictiques liées à la logique de l'espace de la page – ci-dessous, ci-contre – qui perdent tout sens dans l'édition web. On n'en est pas encore à une gestion fine de la logique de publication.) Il y a un discours récurrent sur l'entreprise de presse comme une machine à redistribuer de l'information sur différents supports (nous l'avons entendu l'après-midi de la part de Pierre Haski, d'ailleurs), et les nouveaux systèmes rédactionnels sont conçus dans cette optique.

3^o trait. Ces outils produisent ce qu'on a appelé, dans un autre contexte, la « textualisation des pratiques professionnelles », et questionnent les thématiques autour de l'auctorialité, l'énonciation. Cela peut paraître étonnant de dire que le journalisme, pratique d'écriture, est l'objet de pratiques de textualisation comme le travail d'autres salariés confrontés aux architextes. Certes, nous le montrons ici à partir des médias du son et de l'image, au sein desquels la part écrite est, comme le dit le chapitre 1, cachée. Mais ce même phénomène s'observe en presse écrite où tous les éléments de gestion, de mise en forme générale,

d'économie du texte sont aussi saisis par l'architexte. Ceci est flagrant dans le cas de l'image et du son où des éléments auparavant disjoints comme les conducteurs, les notes, les brouillons, les dépêches, etc. sont en consultation permanente sur les surfaces d'écran. Mais ce serait une erreur de penser que le journalisme écrit échappe aussi à ce phénomène, car le fait d'écrire est une pratique, qui utilise elle aussi des outils, et qui, à ce titre également se textualise. Cette forme d'industrialisation est forcément mal vécue car elle ramène le journaliste de la figure d'écrivain (sinon écrivain) à une figure de salarié producteur d'une matière première qui s'agence dans des formats prédéterminés.

A travers les médias informatisés se joue un vaste mouvement de confusion des rôles. On sait depuis longtemps que l'informatique a notamment tendance à raccourcir les circuits de production, ce qui est visible, en presse écrite par exemple, dans la juxtaposition/fusion des rôles de SR, maquettiste, éditeur...

4° trait. Ils sont imprégnés d'une logique documentaire, qui se déploie à travers le jeu des métadonnées et témoignent d'un pouvoir de l'archive

Le fait d'amener les auteurs à saisir leurs informations dans un dispositif contraint qui est aussi destiné à formater l'information à destination du lecteur induit une forte activité réflexive, aussi bien de l'auteur humain que de la machine, et un fort pouvoir structurant du langage. Dans certains dispositifs, les rédacteurs sont invités à proposer des mots-clés pour le classement des articles, tandis que les moteurs sur les sites web proposent automatiquement des regroupements avec la matière archivée (« du même auteur », « dans la même rubrique », « sur le même thème », etc.)

(Par exemple, dans notre ouvrage, l'étude sur les sites littéraires sur Raymond Queneau montre que les médias informatisés renouvellent le principe de *la citation*).

La question du nommage, de la normalisation, du classement devient essentiel. Le paradoxe est que, alors que la plupart des titres ont quasiment éliminé leur service de documentation, la logique documentaire imprègne fondamentalement les sites de manière visible (alors qu'elle n'est que sous-jacente dans l'imprimé).

5° trait, découlant du précédent, ces outils structurent une activité qui ramasse, sur une seule et même surface d'écran, différentes tâches et donc différentes représentations à la fois fonctionnelles et sémiotiques. Egalement tendance à charger l'utilisateur de l'architexte (ici le journaliste) de multiples fonctions périphériques qui viennent s'ajouter aux tâches d'écriture proprement dites. Soit par la contrainte machinique : écrire directement dans des formes, soit par la multiplication des postures et rôles (la même chose a été observée à propos des blogs par les chercheurs travaillant sur ce sujet (Le Cam, Jeanne-Périer, Et. Al.)) : gérer ses dossiers de dépêche, ses archives, documenter les articles avec des métadonnées, rechercher dans les archives, sélectionner des images...

Ainsi, ce qui caractérise les architextes, à travers cette possibilité de croiser différents niveaux d'écriture et de lecture, c'est qu'à travers cela ils combinent, sur un même espace d'écran, des couches distinctes de l'activité. L'outil à l'écran n'est jamais seulement dédié à une activité donnée comme pourrait l'être le terminal de photocomposition des années 1980 ; il intègre différents outils, différentes fonctions, différentes représentations...

Par exemple l'étude sur Openmedia à Radio-France montre que l'identité de l'outil comme instrument d'une écriture particulière s'efface derrière une autre fonction plus globale qui est celle d'outil de gestion du journalisme d'actualité. La réception du flux de dépêches notamment, dans l'un des cadres de l'écran, donne à cette ressource une importance accrue, dans la mesure où elle fournit un cadre de réaction collective à l'événement (tous les écrans affichent en même temps la même information).

On trouve un écho à ce phénomène de juxtaposition de deux logiques (l'une opérationnelle et l'autre managériale) dans l'étude sur le logiciel de formation Scolé qui finalement est pensé autant, voire plus, comme un outil d'organisation de la formation que comme un outil pédagogique.

6° trait. Ils sont axés sur une structuration au sein de la surface de l'écran qui renvoient à une appréhension visuelle des informations présentées (par exemple l'outil pédagogique à distance renvoie à une « sémiotique du planning », la « timeline » de l'outil de montage mesure la densité du reportage ; on peut visualiser le conducteur et la séquence animée dans une fenêtre...

Conclusion. On assiste ainsi à une sorte de banalisation de formes établies dans des univers professionnels très concrets et qui ont tendance à migrer vers d'autres univers qui peuvent paraître au départ très éloignés. Ainsi pour une part on assiste à une généralisation de la logique de la « mise en pages » dans des outils apparemment aussi éloignés qu'un logiciel d'ingénierie pédagogique, un logiciel de présentation, des interfaces professionnelles en télé et radio. D'un autre côté, le journaliste se trouve confronté à des outils qui ne sont plus seulement des outils d'écriture, mais des machines à tout faire² vis-à-vis desquelles son identité professionnelle se trouve d'autant plus questionnée que le même type d'outil est mis à disposition d'autres catégories et acteurs : le lecteur avec les blogs notamment. La réflexion sur l'avenir du journalisme ne peut pas, à notre sens se passer d'une réflexion sur ces outils de la mise en forme, et les rédactions des organes de la presse écrite pourraient parfaitement être des terrains où appliquer nos concepts et notre méthodologie.

² A propos des outils de travail collaboratif, Sophie Pêne dit que ce sont des « machines à trivialisier ».